MONDE (LE), 26/10/1990

L'adieu de Kadaré à l'Albanie

Le célèbre écrivain albanais explique dans un entretien accordé au « Monde » pourquoi il demande l'asile politique à la France : « Les promesses de démocratisation sont mortes »

La voix est calme, qui prononce la phrase fatidique. Comme si, à l'intérieur de lui-même, la page était tournée depuis longtemps. « *J'ai décidé de quitter l'Albanie* », annonce Ismaïl Kadaré comme pour se décharger d'un poids.

Il est l'heure du déjeuner, dans le bureau de son éditeur parisien. La maison est déserte, à l'exception d'une secrétaire qui, dans la pièce voisine, met sous enveloppe la lettre d'adieu de l'écrivain à destination du président de la République, Ramiz Alia.

En visite en France depuis près d'un mois, en compagnie de sa femme et de ses deux filles, pour le lancement de son roman *le Palais des rêves* (Fayard),

Kadaré, cinquante-quatre ans, ne rentrera donc pas à Tirana.

On pressent les déchirements du tout nouvel exilé, qui laisse derrière lui une mère, un frère et une sœur. Sa voix ne s'étrangle que lorsqu'il avoue avoir même failli abandonner à Tirana sa fille cadette, âgée de dix-sept ans. Il a

fallu un miraculeux concours de circonstances pour qu'elle se trouve en France en même temps que lui. « *Avant, nous dit-il, le régime aurait certainement exercé des représailles sur ma famille. Aujourd'hui, on peut penser qu'il a abandonné ces aspects les plus durs des pratiques de jadis.* »

« Avez-vous pris cette décision il y a longtemps ? »

– Le besoin de partir a d'abord été instinctif. Mes raisons sont venues ensuite. Elles mûrissent en moi depuis le printemps dernier, qui fut celui de l'espoir. De petits pas avaient été faits vers la démocratisation. Ramiz Alia avait par exemple décidé que les paysans pourraient devenir propriétaires d'une partie de leur bétail. A l'époque, j'avais rencontré Alia pendant près de trois heures. Je croyais qu'il pouvait devenir le Gorbatchev albanais.

Propos recueillis par
LAURENT GRELSAMER
et **DANIEL SCHNEIDERMAN**

Lire la suite et l'article de
NICOLE ZAND page 15 - section B

Quand la pseudo-folie de Hamlet ne suffit plus...

Le prix Nobel pouvait-il aller à un Albanais... ? A cette question qu'on se posait depuis plusieurs années, l'Académie suédoise n'a jamais voulu répondre, ignorant un écrivain dont l'œuvre, en vingt ans, s'est imposée aux critiques comme aux lecteurs, au mépris de la politique et des alliances fluctuantes de son pays.

Ismail Kadaré aurait mille fois mérité le prix Nobel, quelles qu'aient pu être les réticences des académiciens à l'égard d'un tout petit pays qui a toujours entretenu le mystère et l'anticonformisme.

Né en 1936 à Gjirokastër (Argyrokastron de l'Antiquité), la ville natale d'Enver Hodja, Kadaré a fait des études à l'institut Gorki de Moscou avant d'en être chassé, au moment de la rupture de son pays avec l'URSS.

Son premier roman, publié en 1970 chez Albin Michel, le *Général de l'armée morte*, le premier roman albanais publié en France, avait été accueilli comme une véritable révélation d'un écrivain dont on découvrait la profonde originalité, le sens de l'humour, une formidable habileté dans l'écriture et le rythme de la narration, un exotisme puisant son inspiration dans le tréfonds de la tradition populaire.

Suivent à peu près chaque année, faisant alterner l'époque contempo-

raïne et les temps les plus reculés, *Skanderbeg et les soldats de Mussolini*, *Mao et le Kosovo*; d'autres titres nous arrivèrent de ce pays isolé à la fois hellénique, italique, balkanique, adriatique, méditerranéen, marqué par un demi-millénaire d'occupation ottomane.

Une vendetta du XX^e siècle

Tous méritent d'être lus : *les Tambours de la nuit* (1972) sur la résistance de l'Empire ottoman au XV^e siècle, *Chronique de la ville de pierre* (1973) qui évoque sa ville natale dans les bouleversements de 1943-1944, *le Grand Hiver* (1978) sur la rupture avec l'Union soviétique en 1961, thème qu'il reprendra sur un plan plus personnel et nostalgique avec *le Crépuscule des dieux de la steppe* (1981).

De 1980 à 1982, Kadaré va subir des critiques qu'il évitait d'expliquer en détail sinon pour reconnaître qu'on lui reprochait « son traitement subjectiviste des éléments historiques » à propos notamment du *Pont aux trois arches*, sorte de chronique située au XIV^e siècle, dans une Albanie isolée, d'*Avril brisé*, une vendetta du XX^e siècle et surtout du *Palais des rêves* (voir « le Monde des livres » du 28 septembre 1990) qui tant en Albanie qu'en France n'a été publié que cette année, après une interdiction de près de dix ans.

Les années 80 verront la publication d'autres chefs-d'œuvre : la

Niche de la honte (1984) à propos de la révolte d'Ali de Tépélenc contre la Sublime Porte, puis des nouvelles : *Invitation à un concert officiel* (1985), *L'Année noire* et *Le cortège de la noce s'est figé dans la glace* (1987), *le Dossier II* (1989), à propos d'ethnologues qu'on prend pour des espions, *le Concert* (1989), fresque fantastico-burlesque sur la rupture avec Pékin, *le Palais des rêves...*, ainsi que des poèmes, un essai sur Eschyle, méditation sur les rapports de la littérature et du pouvoir (1988).

L'œuvre est considérable. Et toujours en train de s'élaborer, mêlant avec science et prudence le romanesque grotesque et intimiste dans l'épique comme dans le politique. En se réclamant de ses maîtres les plus admirés : Eschyle et Shakespeare qui, s'ils vivaient aujourd'hui, affirme Kadaré, n'iraient certainement pas chercher leurs personnages chez les demi-dieux de l'Olympe.

Des propos d'homme libre

Ajoutons aussi que, grâce au prix Nobel, nous aurions peut-être enfin eu le bonheur de faire connaissance de son traducteur, aussi excellent que mystérieux, Jusuf Vrioni, dont les traductions arrivaient régulièrement de Tirana.

Dans son dernier texte écrit en Albanie, qui n'est pas le moins important, une préface à l'œuvre

d'un auteur albanais des années 30, mort à vingt-sept ans, Migjeni, c'est toute l'histoire de l'Albanie qu'il évoque tout en s'excusant presque de ses silences.

Un texte « codé » que ne contredissent pas ses propos d'homme libre : « Il ne suffit pas d'une profession d'humilité, il ne suffit pas de crier sur les toits qu'on n'est pas un grand écrivain, qu'on ne l'a jamais été, que le talent que l'on vous reconnaît n'est que le résultat d'un malentendu, de l'imagination collective, de quelques intrigues sounnoises, etc.

« Il ne suffit donc pas de soutenir que même si l'on a eu quelque étincelle de génie cela n'a été qu'un hasard et qu'elle appartient au passé, mais que depuis longtemps on a perdu tout talent, on a sombré dans la médiocrité (...). Non, rien de cela ne suffit. Pour convaincre la dictature que l'on s'est sincèrement repenti, il faut quelque chose qui soit plus hamletien (quelque chose de plus radical) que la pseudo-folie d'Hamlet. »

Et de rappeler que Migjeni, aux heures où la douleur lui laissait quelque répit, se consolait à la pensée que « même en régime dictatorial de grandes œuvres voyaient parfois le jour, tout comme les diamants, pensait-on, se formaient sous des pressions infernales ».

NICOLE ZAND

► A part le *Général de l'armée morte*, chez Albin Michel, l'œuvre d'Ismail Kadaré est éditée aux éditions Fayard.

Un entretien avec l'écrivain albanais

Suite de la première page

« C'est un homme avec qui on peut discuter. Par exemple, nous avions évoqué une éventuelle libéralisation des voyages à l'étranger, et l'appel à des crédits d'investissement. Je suis du reste à l'origine de cette mesure concernant l'agriculture.

- Alors ?

- Alors, des gens l'ont peut-être ensuite convaincu que, s'il démocratisait un tant soit peu le régime, tout allait s'écrouler. Pourtant, Gorbatchev est au pouvoir depuis six ans, non ? Toujours est-il que la démocratisation s'est arrêtée brutalement. Quand j'ai senti que le blocage menaçait, je lui ai écrit une longue lettre. A sa réponse, j'ai senti que la situation était déjà figée. L'atmosphère qui a entouré l'affaire des ambassades, cet été, m'a confirmé que les promesses de démocratisation étaient mortes. Bref, j'ai perdu tout espoir de contribuer, de l'intérieur, à un adoucissement du régime.

- Pensez-vous que votre départ aura des répercussions sur la vie politique albanaise ?

- Je ne pars pas pour faire sensation, ni pour provoquer des troubles. En Albanie, une confrontation serait plus tragique encore qu'en Roumanie. C'est une nation très fatiguée, épuisée de tragédies. Je garde l'espoir que mon départ, mon absence elle-même vont aider à la lente marche de la libéralisation. C'est fécond, l'absence, vous savez. C'est parfois plus fort que la présence. C'est un thème formidable, dans la littérature. Et puis j'ai laissé mes livres, qui travailleront mieux que moi pour la liberté. Ils sont étudiés dans les écoles, les universités. Plusieurs de mes livres se sont arrachés dans les librairies en quelques minutes. Après, on les retrouve vendus au marché noir par les Tziganes, dans les gares. Le régime ne peut pas me rayer des programmes scolaires du jour au lendemain !

- On dit beaucoup à l'étranger que le régime est actuellement divisé : durs contre modérés.

- C'est un grand sujet d'interrogation. J'avoue que je n'en sais rien. Le cerveau d'Alia lui-même est peut-être mi-dur, mi-mou.

- C'est tout de même paradoxal. Vous choisissez de partir au moment où le régime donne des signes, même timides, de libéralisation ?

- Avant, il n'y avait aucun signe que cet univers soit sur le point de changer, ou alors à très, très long terme. Ecrire de la vraie littérature me suffisait. C'est titanique d'écrire de la vraie littérature dans un pays de l'Est. Et puis, pour moi,

le monde communiste, qui recouvrait la moitié du globe, était le seul possible, imaginable. Il y avait des limites, étroites mais nettes. Aujourd'hui, il apparaît que ces limites sont dépassables. Mais, en Albanie, je ne peux pas les dépasser. Alors je pars. Je suis écrivain, et je le resterai toujours ; disons que la désillusion a été plus insupportable que l'oppression.

- Votre départ est-il sans retour ? Que faudrait-il pour que vous rentriez ?

- Que l'Albanie soit plus civilisée, et vraiment démocratisée. Contrairement à une idée répandue, je crois que le multipartisme est possible en Albanie. En 1924, les Albanais se sont choisis comme chef de l'Etat un prêtre chrétien, Fan Noli, qui a instauré pendant quelques mois un régime relativement démocratique.

- Ne courez-vous pas le risque, comme beaucoup d'écrivains exilés, de vous couper de votre source d'inspiration ?

- Absolument, c'est un risque. Mais je suis même prêt à sacrifier la littérature.

« Censure à la méditerranéenne »

- Finalement, vous n'avez jamais été interdit de publication ?

- Interdit de publication, non, mais il y a eu des périodes où je devais comprendre de moi-même qu'il valait mieux ne pas publier. En revanche, « on » suggérera à un traducteur de ne pas traduire votre livre. « On » limitera vos invitations à l'étranger.

- Existe-t-il une censure en Albanie ?

- Non, pas de censure a priori. Il y a plutôt un contrôle de la maison d'édition. On vous appelle, on vous dit : « Il faut absolument supprimer ce passage. » Vous discutez. Le passage est supprimé, mais vous pouvez parfois le rétablir au dernier moment sans que personne s'en aperçoive. Cela se passe « à la méditerranéenne ».

- Pour l'écrivain, les vrais problèmes commencent donc après la sortie du livre ?

- Dès mon premier livre, *le Général de l'armée morte*, en 1963, on avait critiqué la pitié que je manifestais envers les Italiens, ennemis de la dernière guerre. Les choses se sont aggravées avec *le Grand Hiver*, qui raconte la rupture des relations albanos-soviétiques. Il y a eu trois mois de campagne de presse contre moi, organisée par les comités du parti. A chaque fois que nous sortions, avec ma femme, les gens s'éton-

naient : « Ah ! tiens, vous êtes libres ? » Personne ne nous téléphonait plus. Et puis, un jour, Enver Hodja a dit en public : « Mais il n'est pas mal, ce livre, au fond. » La campagne s'est arrêtée net.

- Y a-t-il eu d'autres campagnes contre vous ?

- Oui, en 1975, pour un poème, *Les Pachas rouges*, que je devais publier dans une revue. Il n'a jamais été publié, un journaliste de la revue m'ayant dénoncé avant la parution. On a prétendu que ce poème appelait au renversement du gouvernement. J'ai dû faire une autocritique. Après, j'ai été interdit de publication pendant plusieurs mois. En Occident, personne n'en a dit un mot. Pourtant, toutes les ambassades le savaient. En 1982, lorsque j'ai publié *le Palais des rêves*, j'ai encore été attaqué. Mais, cette fois, ils ont commis la maladresse de m'attaquer ouvertement, et l'Occident a bougé.

« Personne n'échappe à la machine »

- Vous étiez membre de l'Union des écrivains. Cela constitue-t-il une protection ?

- Elle a participé aux campagnes contre moi. Et le président de l'Union, Dritero Agolli, a lui-même été attaqué à plusieurs reprises. Certains de ses livres ont aussi été ignorés par la critique. Personne n'échappe à la machine.

» La machine broie souvent des cousins, des voisins, puisque l'Albanie est un petit pays. Agolli habite le même immeuble que moi, à l'étage au-dessus. Il est arrivé que je le croise dans l'escalier, après une séance où il m'avait attaqué. « Excuse-moi, m'a-t-il dit un jour, je n'ai pas pu faire autrement, j'étais obligé ».

- Ces campagnes, pourquoi ne jamais les avoir dénoncées à l'étranger ? Lors de votre passage à « Apostrophes », notamment, vous aviez montré une grande prudence.

- Oui, j'ai essayé d'éviter les scandales inutiles. Les choses les plus audacieuses, je les ai dites en Albanie. Cela m'a posé des problèmes avec les journalistes étrangers. Cela m'a parfois obligé à éluder leurs questions.

- Mais vous avez pourtant apporté votre caution au régime. Vous avez été député !

- Oui, j'ai été député, de 1970 à 1982. Il fallait un écrivain, au milieu des travailleurs, des biologistes, etc. Cela ne m'a pas préservé, au contraire. C'est la période au cours de laquelle j'ai été le plus violemment attaqué. Une période très dure, dangereuse. Seuls les naïfs peuvent prétendre que j'ai été une vitrine du régime.

- On a prétendu, en Occident, que vous vous déplaciez dans une limousine de fonction.

- C'est ridicule. En tant que directeur d'une revue trimestrielle, *les Lettres albanaises*, je disposais d'une voiture, c'est vrai. Mais c'était une Golf Volkswagen.

Sinon, tous les droits d'auteur de mes livres, y compris ceux des traductions à l'étranger, donc en devises, sont versés à l'Union des écrivains, en vertu de la loi. C'est une loi votée spécialement pour moi, puisque je suis quasiment le seul écrivain albanais traduit à l'étranger. Je voyage toujours aux frais de mon éditeur français.

- La relative liberté d'expression dont jouissent les écrivains en Albanie est-elle à mettre au crédit personnel Enver Hodja ?

- Il a vécu en France. Il savait que toucher aux écrivains est dangereux. Mais je dirais plutôt que l'écrivain albanais bénéficie d'une sorte de protection anonyme de toute la collectivité, s'appuyant elle-même sur une très ancienne tradition littéraire albanaise. Il y a beaucoup d'intellectuels, en Albanie. Dans chaque famille, on trouve quelqu'un qui parle le français, l'anglais ou l'allemand. Même les enfants de membres du comité central, par exemple, lisent. Si un officiel fait des ennuis à un écrivain, son propre fils pourra lui dire « Papa, tu n'as pas honte ? C'est un bon écrivain. »

- On vous a aussi présenté comme un possible Vaclav Havel albanais. Pensez-vous que vous pourriez être amené à jouer un rôle politique important dans les années qui viennent ?

- L'effet Havel a compliqué ma vie. Tout le monde m'a demandé : Allez-vous devenir Vaclav Havel ? J'ai reçu beaucoup de lettres et de coups de téléphone : Vous êtes le seul espoir du peuple. Mais qui était à l'origine de ces demandes ? Des gens sincères, ou des provocateurs ?

- Pensez-vous que le régime albanais puisse encore tenir longtemps ?

- S'ils vont vers la démocratisation, ils peuvent tenir. Autrement non. Le communisme n'a pas vraiment pénétré en profondeur la société albanaise. Les Albanais, si vous voulez, sont des racistes : pour eux, tous ceux qui ne partagent pas leur code moral sont des amoraux, exactement comme, pour les Grecs anciens, tous les autres peuples étaient des barbares. Ce racisme a peut-être joué un rôle dans la résistance passive au socialisme. S'étant libérés eux-mêmes de l'occupant italien et allemand, les Albanais ont préparé et se sont servi à eux-mêmes le plat communiste. Les dictatures du vingtième siècle sont beaucoup plus raffinées, plus développées, que les dictatures plus anciennes. Leur force la plus terrible et la plus efficace est de compromettre tout le monde, même les justes. Vous pensez que vous les combattez et, objectivement, vous les aidez. D'autres croient ne rien faire contre elles, et font beaucoup. Les dictatures se nourrissent à des ruisseaux invisibles. »

Propos recueillis par LAURENT GREILSAMER et DANIEL SCHNEIDERMANN

La « malédiction » d'écrire

Avec la décision d'Ismail Kadaré de ne pas rentrer en Albanie prend fin le mystère d'un écrivain, à la fois intégré au régime et son procureur le plus redoutable.

Libre d'écrire et oppressé. Libre de fustiger la bureaucratie, d'attaquer - de biais, certes - l'insupportable dictature communiste, mais ressentant le métier d'écrivain comme une « véritable malédiction » au point de songer au suicide.

Oui il y eut, de longues années durant, un mystère Kadaré. Tel était, depuis trente ans, son fragile équilibre. Loin, très loin sans doute de ses rêves d'enfant, lorsqu'il eut l'intuition de sa vocation dans la grande maison paternelle à Gjirokastra, dans le sud du pays. Fils d'un modeste facteur lui-même rejeton d'une famille d'universitaires, Ismail Kadaré, à l'instar d'un Jean-Paul Sartre, fut un enfant des plus prolifiques. Théâtre, poésie, roman, aucun genre ne lui est étranger. Avant d'avoir publié, avant d'avoir seulement écrit, l'écrivain en culottes courtes rédigeait les réclames de ses publications à paraître...

Cette étonnante précocité devait déboucher sur la parution d'un premier recueil de poèmes à Tirana alors qu'il avait dix-sept ans. Quatre ans plus tard, un autre recueil, *les Rêves*, décrochait un prix gouvernemental. Du coup, le poète Kadaré recevait une bourse pour partir à Moscou étudier la littérature à l'Institut Gorki...

De cette époque datent son allergie définitive au réalisme socialiste et son dégoût pour les compromissions littéraires. Ce dégoût survivra aux tracasseries permanentes de certains cercles du pouvoir, aux humiliantes autocritiques auxquelles il sera parfois contraint. Reconnu et honoré, il restera finalement libre d'écrire à peu près ce qu'il voulait.

Lui-même s'ingénia à éviter les provocations. D'abord dans la presse occidentale, où il se défendit souvent par des bougonnements de la curiosité des journalistes sur l'ambiguïté de son statut. Les téléspectateurs gardent peut-être le souvenir d'un « Apostrophes » calamiteux, où il était apparu plus passe-muraille que nature. Convié - rarement et seulement sur autorisation du ministère de la culture - aux réceptions des ambassades occidentales, il faisait des apparitions glaciales, réticentes, se dérochant désespérément aux contacts (1). Les diplomates ont gardé le souvenir d'un écrivain toujours encadré des « accompagnateurs » chers aux pays de l'Est.

Fascination mutuelle

Dans ses écrits, Kadaré a évité les attaques frontales contre le régime et son incarnation, Enver Hodja. Dans le *Grand Hiver*, qui décrit la rupture des relations soviéto-albanaises grâce à des archives alors confidentielles, il dresse même à l'ancien numéro un une manière de statue. Mais faut-il mettre cela sur le compte de la flagornerie, ou de l'inclination sincère d'un patriote albanais pour le protecteur, à l'époque incontestée, de la souveraineté nationale ? L'histoire secrète de la fascination, sans doute mutuelle, entre Kadaré et Enver Hodja n'a pas encore été écrite...

Autant de prudences que lui reproche peut-être une partie de la jeunesse albanaise, mais qui n'amoindissent pas la stature d'Ismail Kadaré, peintre implacable des petites gens et des perversions d'un système qui, finalement, ne lui aura pas laissé d'autre choix que l'exil.

L. G. et D. S.

(1) 57, boulevard Staline, chroniques albanaises, d'Elisabeth et Jean-Paul Champseix, éditions La Découverte.

MONDE (LE) -- 26/10/1990